

LA CHRONIQUE DE
GILLES DOWEK

LA SOUVERAINETÉ N'EST PAS UNE QUESTION DE NATION

Dans le domaine du numérique, la souveraineté dépend avant tout de la maîtrise des techniques utilisées, et non de leur appartenance nationale.



La souveraineté numérique est souvent confondue avec l'idée d'enjeu national.

Un mot est apparu dans les débats relatifs au développement des applications de traçage des personnes potentiellement porteuses du virus SARS-CoV-2 : le terme «souveraineté». Ainsi, une application de traçage développée en France et dont les données sont hébergées en France est plus «souveraine» qu'une application développée à l'autre bout du monde et dont les données sont hébergées on ne sait où. D'autres critères sont également pris en compte dans cette évaluation de la souveraineté d'un logiciel, tels le fait qu'il soit développé par des acteurs publics ou privés, que son code source soit publié ou non, etc. Cette notion de souveraineté est désormais également utilisée dans d'autres débats relatifs au déploiement des réseaux téléphoniques de cinquième génération ou à la fabrication de médicaments.

Dès lors, le nom «souveraineté» est souvent associé à l'adjectif «nationale». Cependant, cette utilisation de la notion

de nation, dans le cadre d'une question d'éthique de l'informatique, peut paraître paradoxale, car les réseaux ont aboli la notion de distance et se jouent des frontières. D'ailleurs, les références géographiques sont brouillées par le fait que notre nation est à la fois la France et l'Union européenne, et que nous parlons parfois de souveraineté nationale et parfois de souveraineté européenne.

Les réseaux ont aboli la notion de distance et se jouent des frontières

En fait, dans le contexte de l'informatique, la notion de souveraineté n'a rien à voir avec celle de nation. Imaginons que nous utilisions un logiciel, que nous n'en soyons pas satisfaits et que nous souhaitions le modifier. Si cela nous demande peu d'efforts, nous

sommes souverains sur ce logiciel ; si cela nous en demande beaucoup, nous ne le sommes pas.

Par exemple, quand nous utilisons, tout seuls, un logiciel que nous avons développé nous-mêmes, nous pouvons le modifier comme bon nous semble et notre souveraineté sur ce logiciel est donc complète. Quand nous nous servons d'un logiciel dont le code source est publié, nous pouvons, de même, le modifier, mais cela nous demande un peu plus d'efforts, puisque nous devons d'abord le comprendre. En revanche, quand nous utilisons un logiciel dont le code source n'est pas publié, nous ne pouvons absolument pas le modifier.

La situation est un peu plus complexe quand nous utilisons un logiciel à plusieurs. Par exemple, nous n'avons pas, individuellement, la possibilité de modifier un protocole de communication qui, par nature, doit être commun. Mais nous avons parfois la possibilité de modifier un tel logiciel, si nous sommes une majorité d'utilisateurs à le souhaiter. C'est notamment le cas d'une application de traçage, quand elle est développée par un État démocratique, mais non quand elle est développée par une dictature.

Quand un logiciel est développé par une entreprise privée géante, nous pouvons avoir, malgré tout, une certaine souveraineté sur ce logiciel. Par exemple, en 2012, la contestation du changement des conditions générales d'utilisation de l'application Instagram, par un grand nombre de ses utilisateurs – certains ayant même supprimé leur compte –, a contraint Facebook à annuler cette décision. Mais cela demande beaucoup d'efforts, pour un résultat incertain.

Veiller à n'utiliser que des logiciels sur lesquels les utilisateurs sont souverains, et non dépendants de la décision d'autres personnes, est, au bout du compte, très différent du nationalisme, c'est-à-dire de l'exaltation de la nation sous toutes ses formes. ■

GILLES DOWEK est chercheur à l'Inria, enseignant à l'École normale supérieure de Paris-Saclay et membre du Comité national pilote d'éthique du numérique.

S
A-PC

Alliance Sorbonne
Paris Cité

Festival des idées Paris 20 – 21 nov. 2020

5^e édition

nouvelles normalités

Conférences, jeux-débats,
rencontres, tables rondes.

Gratuit dans le Grand Paris
et en ligne.

www.festivaldesidees.paris

philosophie

Le Point

RADIO PARIS

SCIENCE

SCIENCES
L'AVENIR

THE CONVERSATION

Levi's

Université
de Paris

Université
Sorbonne
Paris Nord

SciencesPo

INALCO

PARIS
VAL DE
SEINE
MÉTROPOLITAIN

APCOP

ined

f festivaldesidees

i Festivaldesidees

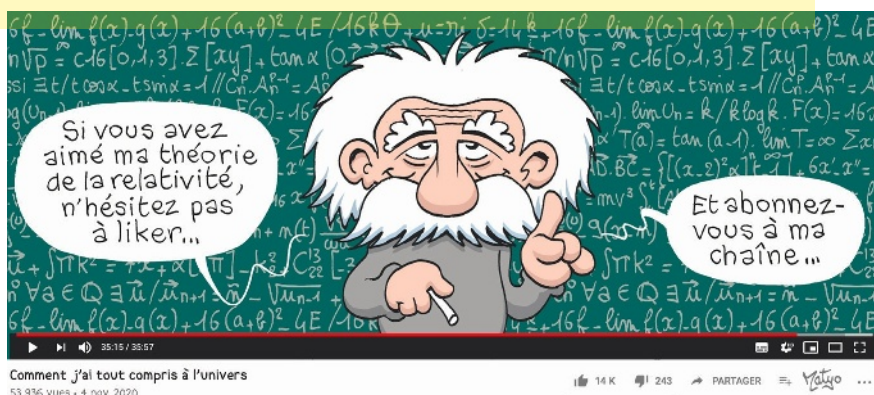
t FdiParis



LA CHRONIQUE DE
VIRGINIE TOURNAY

DU CHERCHEUR AU YOUTUBEUR

Transmettre des connaissances scientifiques à un large public est un exercice d'équilibriste. Sur ce plan, les vidéastes sont dans l'air du temps.



Il en est de la communication scientifique comme de la communication amoureuse, c'est le destinataire du message qui la fait vivre. Entretenir la flamme de la connaissance suppose un intérêt manifeste pour son public et une dose de dramaturgie. Si celle-ci est peu intense, le désir de comprendre s'éteint; si elle est trop forte, le contenu du message brûle au profit d'un spectacle qui n'a plus rien de pédagogique. L'efficacité de la médiation scientifique se joue donc sur le fil du rasoir.

En outre, la confiance de ses publics, à l'heure de l'information instantanée, reste une gageure. À l'affiche des sujets suscitant les passions, la science «en train de se faire» pose le défi d'amener les savoirs spécialisés, souvent provisoires et incertains, vers le débat public. En cela, la communication autour de la crise sanitaire est particulièrement délicate. La nécessaire pluralité des regards conduit logiquement à des expertises contradictoires dont la synthèse influe sur le quotidien des populations. Épidémiologistes, virologues et infectiologues se succèdent

ainsi à la barre des médias dans une cacophonie de courbes et de mesures qui rend impossible toute cohérence d'ensemble. Comment rendre compte de cette histoire scientifique du temps présent?

De nos jours, la captation de l'attention passe par l'image

Remontons le temps avec les travaux de Louis Figuier, célèbre vulgarisateur scientifique du XIX^e siècle. Cet écrivain prolifique lança l'idée d'un théâtre «capable d'intéresser, d'émouvoir ou d'amuser» à partir des données de la science. Reflétant «les idées, les mœurs et l'esprit général du temps», son théâtre visait à trouver dans la science un ressort dramatique, à s'instruire autant des peuples que des phénomènes de la nature, à montrer la figure héroïque des

savants en évoquant leur fragilité humaine ou les leçons de sagesse que les animaux donnent aux humains avec sa «République des abeilles». Ce spectacle «honnête et instructif» ne rencontra pourtant pas un franc succès.

À la différence d'un Jules Verne qui «créait de véritables intrigues romanesques, charnelles et haletantes», Figuier concevait les ressources des arts comme un moyen d'enseignement. Si les trois coups du brigadier n'ont pas réussi à effacer la blouse de l'instituteur, le mérite de ce père de la vulgarisation fut de comprendre l'importance d'une description scientifique fondée sur l'expérience des personnages. C'est l'inclusion du narrateur dans le récit qui fait le succès, dans les années 1980, d'ouvrages de vulgarisation tels que *L'Enigme de la vie*, du chimiste Alexander Graham Cairns-Smith. Agencé sur le modèle du roman policier, cet auteur développe pourtant une hypothèse très controversée sur le rôle de l'argile dans la formation des premières molécules organiques. Citons également *Patience dans l'azur*, de l'astrophysicien Hubert Reeves, qui reprend les ficelles de l'intrigue en y ajoutant la composante du merveilleux avec le regard poétique de Paul Valéry.

Dans l'espace numérique du XXI^e siècle, le système informationnel est autre. D'une part, la captation de l'attention passe par l'image; d'autre part, la démarcation entre les journaux de la communauté scientifique et les réseaux conversationnels s'efface. De nouveaux formats de communication adaptés aux publics volatils doivent être trouvés et perfectionnés, dans l'idée d'articuler astucieusement recherches, pédagogie et récits de vie. Une expertise pour un contenu, une voix pour un conte, un sourire pour un film: on comprend que les vidéastes scientifiques soient devenus en quelques années les piliers d'une éducation populaire qui cherche à retranscrire à tous cette nouvelle complexité. ■

VIRGINIE TOURNAY, biologiste de formation, est politologue et directrice de recherche du CNRS au Cevipof, à Sciences Po, à Paris.